
REVUE MÉDICALE

DE LOUVAIN

IN MEMORIAM
RICHARD BRUYNOGHE
(1881-1957)

La place que prend un homme dans la vie de ses semblables, ne peut s'évaluer qu'à la mesure du vide que crée sa disparition.

Le vide que laisse Richard Bruynoghe est immense !

Lorsque naquit à Alveringem, ce beau village perdu aux confins du Westhoek, dans une modeste ferme des Moëres, où le vent marin fait ployer les longues et monotones rangées d'arbres de la plaine littorale vers les terres, où celui dont nous rappelons aujourd'hui la mémoire, devait s'imposer un jour comme une force de la nature, rien n'eut pu faire prévoir que le bambin joufflu, dont la belle santé semblait l'unique orgueil de ses bons parents, était prédestiné à occuper un jour tant de place dans nos institutions, dans nos esprits et dans nos cœurs !

Rarement le titre de « Maître » fut plus amplement mérité.

Depuis fin 1908, lorsqu'il reprit d'Albert Lemaire ses leçons d'hygiène, et surtout depuis 1911, lorsqu'il occupa la chaire

de bactériologie et d'immunologie vacante depuis l'éméritat de Denys, quarante promotions de médecins, d'hygiénistes, de pharmaciens reçurent de Richard Bruynoghe la formation la plus solide qui se puisse concevoir. Sans note aucune, mais avec un ordre et une clarté parfaites, alliés à une documentation exceptionnelle, le Maître livrait à ses nombreux auditeurs le fruit de ses connaissances, de ses longues lectures, de son expérience personnelle la plus variée.

Aucun de ses milliers d'anciens élèves n'oubliera jamais son regard scrutateur, pétillant d'intelligence et de malice, l'œil à moitié clos mais plus vif que jamais, dominant du haut de la chaire un auditoire où même une mouche n'aurait osé voler.

Ses leçons, aide précieuse pour ses étudiants, aussi bien celles de bactériologie que d'immunologie, furent éditées d'emblée, et cela restera toujours un sujet d'émerveillement que de parcourir la série ininterrompue de rééditions constamment mises à jour et dont la succession reflète, grâce à d'incessantes lectures, les progrès continuels et les connaissances nouvelles sans cesse puisées dans la littérature mondiale, passées au crible d'une critique sévère mais pleinement autorisée.

S'il fut un excellent Maître comme professeur, il le fut encore plus peinement, s'il se peut, comme chercheur et comme chef d'école.

A ce titre surtout, l'Université de Louvain, et en particulier sa Faculté de Médecine, perdent en lui le plus fécond des promoteurs scientifiques. Plus de 25 de ses élèves, auxquels comme pas un il réussit à insuffler une parcelle de sa volonté, de son ardeur au travail, de son ambition scientifique infatigable, furent couronnés aux Concours des bourses de voyage et aux concours universitaires. Huit d'entre eux arrivèrent au professorat à Louvain ou ailleurs. Incontestablement Richard Bruynoghe fut, avec Ide et Lemaire, une des personnalités qui ont marqué le plus profondément de leur influence la Faculté de médecine de notre Alma Mater au cours de la première moitié de ce siècle, et à cet égard son rôle sera difficile à égaler à l'avenir.

« Sicut aquila provocans ad volandum pullos suos ! »

Il fut vraiment l'aigle encourageant ses petits à voler de leurs propres ailes, stimulant ses élèves au travail personnel et heureux de leurs succès obtenus souvent d'ailleurs grâce à son influence et à ses interventions. Car son opinion faisait poids

en haut-lieu et l'autorité académique savait apprécier ses sages avis, toujours marqués du plus profond désintéressement.

Ce dut être une des plus grandes joies de sa vie — car ce cœur de lion était un cœur de père — que de voir éclore chez l'aîné de ses deux fils la même vocation que celle qui dut le hanter lui-même, là-bas, au cours de ses années de collège à Furnes, et plus tard à l'Université où déjà ses compagnons d'études, émerveillés de tant de talent, l'appelaient le « Professeur ».

Sévère et implacable pour lui-même, il avait pleinement le droit de réclamer de ceux qui lui confiaient leur formation et leur avenir, la régularité et l'acharnement au travail qui, seuls, peuvent assurer, tôt ou tard, le succès !

Il fut servi, faut-il le rappeler, par une mémoire prodigieuse dont peuvent témoigner ceux qui, comme l'auteur de ces lignes, purent au cours des années passées dans son spacieux laboratoire du Marché aux pommes de terre — hélas condamné à disparaître — constater quotidiennement l'ampleur de son érudition et sa capacité à se rappeler exactement les références les plus inattendues, les détails, à première vue les plus anodins, pour un esprit moins averti ou moins doué que le sien.

Qu'il suffise de rappeler avec quelle aisance il lui arrivait de dicter *ex abrupto*, le soir du dernier vendredi du mois, le texte à présenter le lendemain même à la séance de la Société de biologie.

Un maître il le fut encore par l'heureuse coexistence en lui, combinaison rarement réalisée dans le même cerveau, de l'esprit de synthèse et de l'esprit d'analyse.

Esprit de synthèse, qualité propre au professeur, négligeant lors d'une première rencontre avec la masse amorphe des faits ce qui heurterait les grandes lignes du panorama général amplement brossé devant les jeunes étudiants.

Esprit d'analyse, qui caractérise le chercheur qui, lui, ne se contente pas de l'approximation des aperçus généraux ni des explications toutes faites, mais est toujours en quête d'hypothèses nouvelles à accrocher aux failles à découvrir dans des données pourtant considérées comme acquises.

Si sous d'autres cieux certains chercheurs peuvent limiter leurs recherches à un seul sujet, exploité en profondeur, les

obligations du professeur l'obligent chez nous à rester au courant des progrès dans le domaine entier de la discipline enseignée, l'obligeant à un travail en surface et en largeur.

C'est pour cette raison que Richard Bruynoghe s'intéressa aux sujets les plus variés parmi lesquels nous citerons en nous limitant forcément aux principaux : les opsonines, les gélatinases, les bactériophages, les haptènes, les spirilloles et spirochètes, les Bartonella et autres épérythrozoaires, les groupes sanguins, ABO, MNP et Rhesus, sujets dans lesquels il apporta avec ses nombreux élèves des contributions d'intérêt international.

Cette fécondité scientifique exceptionnelle, sanctionnée par des centaines et des centaines de publications, alliée à la continuité de l'effort, lui valent la plus haute distinction scientifique du pays, le prix quinquennal, que lui attribua en 1931 l'Académie de Médecine de Belgique, distinction rare et dont il était justement fier.

Après sa vie de professeur et de chef d'école, évoquons un moment sa carrière de secrétaire perpétuel de l'Académie de Médecine, poste auquel le portèrent ses pairs en 1932, 11 ans après son entrée comme correspondant et 3 ans à peine après son élection comme membre effectif.

Ceux de ma génération se rappelleront avec tristesse que le premier devoir officiel qui incombait à R. Bruynoghe comme secrétaire perpétuel de l'Académie fut l'éloge funèbre de son éminent collègue Albert Lemaire, enlevé trop tôt à sa famille, son Université et son pays.

Des voix plus autorisées et surtout plus éloquents que la mienne, celle entre autres du distingué Secrétaire de l'Université, le Professeur Léon van der Essen, ont évoqué cette parenthèse, cette césure imprévisible dans la vie de l'homme de science, du savant de laboratoire, que fut sa nomination en juin 1940 par la Députation permanente du Brabant comme Bourgmestre ff. de la ville de Louvain.

Miracle de l'adaptation humaine !

L'homme de cabinet, qui avait toujours professé pour la politique le dédain le plus méprisant, s'avéra constituer dans la pratique le plus sûr protecteur de la cité, le représentant le plus digne et le plus équilibré de la population, forçant par

ses titres le respect de l'occupant, paratonnerre providentiel qui détourna de la ville et de son Université plus d'un orage dévastateur. Sa seule présence neutralisera les menées anti-patriotiques et assurera à la ville universitaire, malgré sa population estudiantine si facilement encline aux extrémismes, une atmosphère incomparablement plus pacifique que l'on n'ait pu craindre.

Contrairement à la règle classique, sa diplomatie fut en effet celle de la plus entière, par moment, de la plus désinvolte franchise. C'est par sa franchise la plus absolue, non dénuée d'ailleurs d'une bonhomie du meilleur aloi, qu'il désarma moralement l'occupant. Une fois l'ouragan passé, Richard Bruynoghe retourna à son laboratoire comme Cincinnatus à sa charue, n'ayant reçu en retour — ni brigué — aucun honneur, mais riche de la reconnaissance effective et durable de ses concitoyens.

Son désintéressement, par trop éloquent pour certains, ne fut que le reflet de son idéal quotidien : servir.

C'est avec la même franchise dont d'aucuns craignaient la cinglante verdeur, que Bruynoghe émit ses avis et ses opinions, qualité rare autant que crainte. « *Amicus Plato, sed magis amica veritas* », telle était sa règle !

Que R. Bruynoghe fut un courageux, d'un courage sans fanfaronnade et sans panache, mais d'autant plus méritoire, nous le savions de par son passé.

Au début de sa carrière déjà, encore attaché au Ministère de la Santé Publique, il se laissa isoler au fort de Lievekenshoek, près d'Anvers, avec les matelots pestiférés ramenés des Indes sur le navire « Rubens ». Peu après c'est encore lui qui enraya, tout en s'exposant lui-même sciemment à la contagion, la dernière épidémie de choléra asiatique qui de Willebroek menaçait de remonter toutes nos voies d'eau. C'est encore lui qui en 1925, à un moment où les antibiotiques n'étaient même pas entrevus, entreprit un voyage long et inconfortable pour combattre dans le Katanga une épidémie de méningite cérébro-spinale chez les ouvriers noirs, sur le point de ruiner toute l'activité minière dans cette région au début de son développement. On se prend à rêver en imaginant comment l'histoire eut évolué en 1940-44, si la mission de R. Bruynoghe n'avait pas été couronnée du succès le plus absolu !

C'est enfin au secrétaire de la *Revue Médicale de Louvain* que nous tenons à apporter ici le déférent hommage et la sincère reconnaissance de ses nombreux lecteurs.

Depuis 1930, année à partir de laquelle, malgré les occupations absorbantes dont les lignes ci-dessus n'auront pu qu'esquisser la trame sans réussir à en dépeindre la quotidienne, la quasi inhumaine rigueur, R. Bruynoghe en assumait la direction, la *Revue* parut avec une régularité ponctuelle. Que pour la plupart de ses lecteurs sonnât l'heure des vacances et de la détente, R. Bruynoghe, lui, ne quittait pas le harnais. On l'a surpris une après-midi de 15 août, assis à sa table de travail, corrigeant les épreuves pour le numéro du 1^{er} septembre !

C'est grâce à la véritable ascèse scientifique qu'il s'imposait, sacrifiant ce qui fait pour tant d'hommes leur raison de vivre, que Bruynoghe fut mener à bien, durant plus d'un quart de siècle, le rôle de mentor que lui demandaient les anciens élèves de notre Faculté dont ils le considéraient à juste titre comme un des piliers les plus solides.

Rares sont parmi les quelques 650 numéros bi-mensuels parus de son vivant, ceux où son nom ne figure pas une ou plusieurs fois comme auteur d'articles sur les sujets des plus variés, parmi lesquels on pardonnera une prédilection bien compréhensible pour ceux qui le tenaient à cœur.

Vers la fin des hostilités, alors que sur le conseil de quelques égarés l'occupant lui refusa le papier nécessaire, il réussit, en changeant le titre de la publication, tout en conservant ironiquement — sur notre suggestion — la pagination primitive de la *Revue*, à éviter tout hiatus dans la collection ! Mutatur, non tollitur !

Il y a deux hommes en moi, écrivait l'Apôtre.

Il y avait, quoiqu'il y paraisse, deux hommes en Richard Bruynoghe.

Celui dont nous n'avons, hélas, que très imparfaitement brossé la carrière officielle, carrière plus méritoire qu'étincelante, plus utile à ses semblables et plus productrice de fruits que d'honneurs et de décorations !

Cette carrière pourrait s'intituler : miracle de la volonté !

Volonté indomptable, volonté d'acier, qui amena le petit campagnard west-flandrien au faite de la hiérarchie scientifique, malgré les problèmes linguistiques et sociaux que doivent avoir posé cette évolution.

Volonté de tous les jours, où malgré les veilles tard dans la nuit, l'activité du lendemain reprenait à l'heure la plus matinale ; volonté même dans le domaine physique puisque Bruynoghe pouvait se vanter de prendre tous les matins, hiver comme été, une douche froide dans une chambre non chauffée ; volonté dans le domaine professionnel, car à toute heure du jour et de la nuit nous pouvions lui demander une réaction de Coombs dont le résultat urgent pouvait signifier le sauvetage d'un nouveau-né menacé d'érythroblastose ; volonté enfin dans le domaine scientifique où tout problème abordé n'était abandonné qu'après avoir trouvé une solution.

C'est cet homme que d'aucuns craignaient, ignorant tout, qu'ils étaient, de l'autre !

Car l'autre, celui dont au début de ces pages je disais qu'il laisserait un grand vide dans nos cœurs, c'était l'ami.

L'ami au cœur d'or mais sans maniérisme, incapable d'un mensonge, même le plus pieux, ou d'une félonie, si petite soit-elle, toujours prêt à rendre service à ceux qui, osant braver les apparences quelquefois rébarbatives, pensaient à la moelle en oubliant l'écorce ! L'homme, enfin, qui même dans les épreuves les plus pénibles, put trouver, si pas toujours les paroles qui passent, du moins les gestes qui restent. Pour les rares privilégiés qui les connaissaient, certains de ces gestes haussent l'homme aux plus hauts sommets de la vraie bonté humaine !

C'est cette bonté native — qu'il se crut, mû apparemment par une sorte de réflexe de défense, obligé de cacher au monde au cours des années de lutte et d'intense activité — que l'âge, quand les ombres commencèrent à s'allonger, semblera peu à peu laisser remonter à la surface.

Le cercle de ses intimes perd en lui l'ami le plus désintéressé, le plus sincère, le plus sûr !

C'était déjà cette même bonté cependant qui lui faisait prendre en pitié, malgré son air volontiers bourru, quelque candidat malheureux lors de la délibération de jurys d'exa-

men : plus d'un parmi eux trouva en lui un défenseur agissant, contre certains de ses collègues plus souriants mais infiniment plus dangereux.

Malgré les défaites innombrables que la mort a subi de sa part, par son enseignement, ses recherches scientifiques, et même son action directe, elle ne se vengea pas, et Richard Bruynoghe s'éteignit sans douleur, en quelques jours, comme il l'avait si souvent souhaité, sans avoir à subir cette diminution physique et intellectuelle qu'il craignait tant !

N'est-ce pas une bénédiction que lui accorda la Providence ? C'est en plein travail, cinq jours avant sa mort, qu'il reçut le premier coup, dans ce laboratoire même qui lui était si cher : c'est à la tâche qu'il mourut, comme il avait vécu.

Devant cette vie toute de labeur, sacrifiée entièrement à l'idéal scientifique le plus pur, nous nous inclinons profondément.

Richard Bruynoghe n'est plus de ce monde, mais tous nous garderons pieusement sa mémoire dans nos esprits et dans nos cœurs !

J. A. SCHOCKAERT.